



HAL
open science

”The old blood still sings” : fantasma génétique et imaginaire aristocratique dans la fantasy médiévaliste

Florian Besson

► To cite this version:

Florian Besson. ”The old blood still sings” : fantasma génétique et imaginaire aristocratique dans la fantasy médiévaliste. *Otrante: art et littérature fantastiques*, 2024, 54, pp.31-50. hal-04786509

HAL Id: hal-04786509

<https://hal.science/hal-04786509v1>

Submitted on 15 Nov 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Florian Besson, « *The old blood still sings*¹ » : fantasma génétique et imaginaire aristocratique dans la fantasy médiévaliste », *Otrante*, n° 54, 2024, p. 31-50.

VERSION AUTEUR POUR HAL

« *You have no place in this story. You come from nothing. You're nothing* ».
« Tu n'as aucune place dans cette histoire. Tu ne viens de rien. Tu n'es personne » : c'est le verdict terrible qu'assène Kylo Ren à Rey, héroïne de la nouvelle trilogie *Star Wars*, dans l'une des scènes-clés de l'épisode VIII, *The Last Jedi*². La jeune guerrière s'interroge en effet depuis le premier épisode de ce cycle sur son identité, et en particulier sur l'identité de ses parents, qui l'ont abandonnée enfant sur une planète désolée. Cette interrogation recoupe en réalité, en même temps qu'elle les alimente, les questionnements des fans, actifs dès le dévoilement de la première bande-annonce : Rey est-elle une Skywalker ? Est-elle la fille cachée de Luke, la fille de Leia ? À moins qu'elle ne soit la fille d'Obi-Wan Kenobi... ? Sur les forums, les hypothèses se multiplient, des plus probables aux plus farfelues, convoquant l'intégralité des personnages de la saga, de Han Solo à Boba Fett, pour trouver qui a bien pu engendrer cette future Jedi. L'épisode VIII fait voler cet édifice d'idées en éclats : Rey n'est « personne ». N'appartenant à aucune des familles célèbres de l'univers fictionnel *Star Wars*, elle n'a donc, en théorie, « aucune place dans cette histoire ».

L'histoire, précisément, aurait pu s'arrêter là. Mais l'épisode IX, qui clôt le cycle, change profondément le message³. On y apprend

1. Robert JORDAN, *The Eye of the World*, Orbit, 2012, chapitre 18, p. 271.

2. Rian JOHNSON, *Star Wars, VIII: The Last Jedi*, 2017.

3. J.J. ABRAMS, *Star Wars, IX: The Rise of Skywalker*, 2019.

en effet que, finalement, Rey n'est pas du tout « personne » : elle est en effet la petite-fille de l'empereur Palpatine lui-même. Le nouveau cycle de *Star Wars* est largement construit comme un miroir du premier cycle, les mêmes scènes se reproduisant comme en écho. Dès lors, la révélation de l'identité de Rey joue comme le pendant de celle de Luke Skywalker, à la fin de l'épisode V. Le maléfique empereur aurait d'ailleurs pu s'exclamer, répétant, à plus de quarante ans d'écart et avec une génération de plus, la phrase de son âme damnée Vador, « je suis ton grand-père ! ».

Mais, au-delà donc de cet effet de miroir, cette révélation s'inscrit également dans l'histoire profonde de la fantasy, en particulier de la fantasy médiévaliste ⁴, et tient à l'un de ses motifs narratifs les plus structurellement enracinés. La fantasy est en effet emplie de personnages qui semblent n'être « personne » que pour mieux finalement s'avérer descendre de lignées prestigieuses, le plus souvent royales. Il s'agit ici de mesurer l'importance de ce trope, pour souligner ensuite qu'il touche au cœur des différents imaginaires politiques et historiques qui structurent en profondeur la fantasy.

Fils et filles de rois

Qu'on nous permette, d'abord, un rapide inventaire, non exhaustif, pour prendre la mesure de l'ampleur de ce motif. Par ordre de publication des cycles, on trouve en effet :

- Lessa ⁵ : fille de cuisine, elle est en fait l'héritière des Seigneurs du Fort de Ruatha.
- Luke Skywalker ⁶ : fermier, il est en fait le fils de Dark Vador, bras droit de l'empereur et puissant Seigneur Sith.
- Garion ⁷ : garçon de ferme, il est en fait le dernier descendant de la lignée des rois de Riva, gardiens de l'Orbe, un objet magique surpuissant.

4. Sur ce terme, voir dernièrement Anne BESSON, « Fantasy médiévale et médiévistique. Une relation à sens unique ? », in Martin AURELL, Florian BESSON, Justine BRETON et Lucie MALBOS, Eds., *Les médiévistes face aux médiévalismes*, Rennes : PUR, 2023, p. 163-180.

5. Anne Mc CAFFREY, *Dragonflight*, 1968.

6. George LUCAS, *Star Wars, IV: a New Hope*, 1977 et Irvin KESHNER, *Star Wars, V: the Empire Strikes Back*, 1979.

7. David et Leigh EDDINGS, *The Belgariad*, 1982-1984.

- Simon ⁸ : marmiton dans les cuisines du château, il est en fait le descendant de la lignée des rois du Hayolt, qu'on croit éteinte.
- Rand al'Thor ⁹ : fermier, il est en fait le fils à la fois d'un chef de clan Aiel et d'une princesse d'Andor.
- Lyra ¹⁰ : orpheline élevée à Oxford, elle est en fait la fille de Lord Asriel et de Mme Coulter, deux personnages-clés de l'intrigue.
- Richard Cypher ¹¹ : guide forestier, il est en fait le fils de Darken Rahl et donc l'héritier du royaume de Dhara.
- Harry Potter : orphelin, s'avère être le fils de deux puissants sorciers, puis le dernier descendant de la lignée des Peverell et donc l'héritier des puissantes « reliques de la mort »¹².
- Gendry Storm ¹³ : forgeron à King's Landing, il est en fait le fils bâtard du roi Robert Baratheon.
- Eragon ¹⁴ : fermier, il est en fait le fils de Brom, dernier Dragonnier, et devient lui-même le nouveau Dragonnier.
- Kip Guile ¹⁵ : adolescent dans un village de la campagne, il est en fait le fils du Prisme, dirigeant des Sept Satrapies.
- Jon Snow ¹⁶ : fils bâtard de Ned Stark, il est en fait le fils légitime de Rhaegar Targaryen et donc l'héritier du Royaume des Sept Couronnes.

Cette liste est d'autant plus impressionnante qu'elle n'est pas exhaustive¹⁷. Il faut préciser cependant, et cette remarque doit être

8. Tad WILLIAMS, *Memory, Sorrow and Thorn*, 1988-1993.

9. Robert JORDAN (puis Brandon SANDERSON), *The Wheel of Time*, 1990-2013.

10. Philippe PULLMAN, *His Dark Materials*, 1995-2000.

11. Terry GOODKIND, *The Sword of Truth*, 1995-en cours.

12. J.K. ROWLING, *Harry Potter*, 1997-2007.

13. George R.R. MARTIN, *A Song of Ice and Fire*, 1996-en cours.

14. Christopher PAOLINI, *The Inheritance Cycle*, 2001-2011.

15. Brent WEEKS, *The Lightbringer Series*, 2010-2019.

16. David BENIOFF et D.B. WEISS, *Game of Thrones*, saison 7, 2017. À noter que, dans les romans, l'identité réelle de Jon Snow n'est pas encore confirmée, même si de nombreux indices éparpillés depuis le tome 1 incitent à penser qu'il sera là aussi un Targaryen.

17. Citons encore Karen CHANCE, *Hunt the Moon*, 2011, dans lequel on apprend que l'héroïne, Cassandra Palmer, est devenue la Pythie car sa mère est en réalité Artémis, la « déesse de la mort » (sic) ; Karen Marie MONING, *The Fever Series*, 2006-2011, où MacKayla Lane est la fille d'une magicienne imprégnée par un livre maléfique ; Charlie BROOKS, *Greystone Valley*, 2013, roman pour enfants dans lequel l'héroïne devient une magicienne car sa mère en était une ; Jay KRISTOFF, *Godsgrave*, 2017, dans lequel l'héroïne est en réalité la fille du maléfique consul qu'elle cherche à assassiner ; etc.

gardée en tête lors de la lecture des lignes qui suivent, que, la fantasy étant un immense océan, on trouverait également avec tout autant de facilité une liste d'œuvres qui n'utilisent *pas* ce motif : citons ainsi rapidement les cycles de la Compagnie Noire, de la Tapisserie de Fionavar, des Ravens, du Tueur de Roi, etc. Il ne s'agit donc pas d'un élément indispensable à toute œuvre de fantasy, mais plutôt d'un véritable trope, que les auteurs et autrices sont libres d'utiliser ou non, et dont on peut dégager, au-delà des variations narratives, trois principales caractéristiques. D'abord, dans ces histoires, le héros – ou l'héroïne – occupe au début du cycle une position sociale nettement inférieure (fermier, marmiton, bâtard). En outre, il ignore son identité et est généralement orphelin, de l'un voire de ses deux parents¹⁸. Deuxième caractéristique : cette véritable identité lui est toujours révélée par un personnage tiers, le plus souvent un adjuvant, plus rarement un opposant (Dark Vador) ; après une phase d'étonnement généralement assez limitée dans le temps, il accepte sans guère d'hésitations ni de difficultés cette nouvelle identité, qui lui permet du même coup d'accéder, le plus souvent sans rencontrer beaucoup de résistances, à un statut social et politique extrêmement élevé (roi, reine-dragon, maître Jedi, etc.). Enfin, notons que cette révélation peut intervenir à des moments très divers de l'intrigue : très tôt dans l'histoire, comme pour Kip Guile, qui apprend qui il est à la quarantième page du premier tome, à la fin du cycle, comme pour Simon/Seoman, ou encore en plein milieu du cycle, comme pour Luke Skywalker, la révélation étant alors utilisée comme un ressort narratif permettant de surprendre les spectateurs et de relancer l'intrigue. L'âge du héros au moment de cette révélation varie lui aussi, mais le plus souvent il s'agit d'un héros jeune, au tournant de l'adolescence et de l'âge adulte : la découverte de sa véritable identité est presque toujours une étape majeure dans un parcours d'apprentissage qui l'amène à triompher progressivement de son ou de ses ennemis.

Soulignons rapidement que, sur le strict plan scientifique, cette obsession pour les lointains ancêtres royaux qui, plusieurs siècles voire plusieurs millénaires après, donnent à leurs lointains

18. Voir sur ce point Laurent BAZIN, « Topos, trope ou paradigme ? Le mythe de l'orphelin dans la littérature pour la jeunesse », in Sylvie SERVOISE et Nathalie PRINCE, Eds., *Les personnages mythiques dans la littérature de jeunesse*, Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 2015, p. 163-172.

descendants d'étranges capacités est tout simplement absurde : il est en effet mathématiquement prouvé que tous les Européens descendent en droite ligne de Charlemagne ¹⁹. Transposée dans l'univers de David et Leigh Eddings, cette logique implacable voudrait dire que tous les habitants du Ponan sont des héritiers du dernier roi de Riva, puisqu'autant de temps sépare Garion de son ancêtre que nous de Charlemagne... Et que dire d'Aragorn, « le descendant d'Isildur » : avec près de trois mille ans entre les deux, ce sont en réalité l'ensemble des humains vivant à la fin du Troisième Âge qui descendent des rois du Gondor ²⁰ ! Mais la logique scientifique n'a pas de prise dans les univers fictionnels : par un étrange mystère inexpliqué, il est admis qu'il n'y a qu'un seul descendant de ces lignées royales, qui ont donc réussi à ne pas devenir un arbre foisonnant.

La fragilité scientifique de ces conceptions pousse d'ailleurs un certain nombre d'auteurs à en proposer des parodies. Dans les *Annales du Disque-Monde*, on croise ainsi le personnage de Conina, fille du légendaire Cohen le Barbare, qui pour cette raison a d'étranges pulsions la forçant à s'habiller avec des peaux de bêtes et l'empêchant d'être coiffeuse, tant elle souhaite à chaque fois se servir des ciseaux pour égorger ses clientes ²¹ ; ou encore de Susan Sto, qui a sur la joue une marque correspondant à celle que son père a reçu de la Mort... après sa naissance, ce qui la pousse à souligner avec ironie à de nombreuses reprises que la génétique ne fonctionne pas ainsi ²². Dans la série de romans *Alcatraz contre les Bibliothécaires maléfiques*, les personnages obtiennent des pouvoirs magiques si leur nom de famille est « Smedry » ²³. Dans *Good Omens*, enfin, Crowley se moque d'Aziraphale en lui expliquant que l'Antéchrist ne sera pas forcément maléfique : Satan lui-même après tout, a été créé comme un ange... Il rappelle ainsi que « dire que le gamin va devenir un démon juste parce que son père en est devenu

19. Voir la vidéo de Dirty Biology « Vous êtes de sang royal », 27 janvier 2018, accessible en ligne : https://www.youtube.com/watch?v=vXAydyKD_4.

20. Selon les calculs de Douglas L. Rohde, Steve Olson, Joseph T. Chang, « Modelling the recent common ancestry of all living humans », *Nature*, 2004, n°431, p. 562-566, le dernier ancêtre commun de tous les humains vivant actuellement a vécu vers 1000 av. J.C.

21. Terry PRATCHETT, *Sourcery*, 1988

22. Terry PRATCHETT, *Hogfather*, 1996.

23. Brandon SANDERSON, *Alcatraz*, 2007-2010.

un, c'est comme... comme dire qu'une souris a qui on a coupé la queue donnera naissance à des bébés souris sans queue ! ²⁴».

Archéologie d'un topos

Mais, précisément, dans une grande partie des romans de fantasy, les souris sans queue donnent naissance à des souris sans queue. La prévalence de ce motif est d'autant plus frappante qu'il se dégage, pour le coup, du modèle tolkienien, dont on sait l'influence générale sur la fantasy²⁵. Dans le *Seigneur des Anneaux*, Aragorn est certes un « fils caché », descendant d'une longue lignée royale, mais il est adulte, et, surtout, sait lui-même qui il est : son identité n'est donc pas un enjeu narratif à part entière. Ce savoir est d'ailleurs assez largement répandu, comme le montre par exemple l'intervention indignée de Legolas lors du Conseil d'Elrond, lorsqu'il tance Boromir en lui rappelant le respect qu'il doit à son roi légitime. Les héros de Tolkien sont au contraire des anonymes, des « *nothing* » au sens de Kylo Ren, qui ne doivent pas leur statut héroïque à leurs ancêtres : Bilbo descend certes du légendaire « vieux Touque », mais il s'agit uniquement d'un argument dont use Gandalf pour le pousser à partir à l'aventure ; Frodon n'est pas le fils de Bilbo, tout au plus son fils adoptif ; Sam Gamegie, surtout, n'est qu'un jardinier. Les Hobbits accèdent certes, à la fin du cycle, à des positions d'autorité, mais c'est grâce aux qualités qu'ils ont acquise durant leurs aventures, et non grâce aux pouvoirs, aux noms et aux richesses dont ils auraient hérité de par leur naissance.

Ce motif, donc, ne vient pas de Tolkien. On trouverait plutôt son origine dans les contes de fées, emplis de petits garçons ou de petites filles qui sont en réalité des enfants de rois ²⁶ : ainsi de *Fatal et Fortuné*. Les parallèles sont parfois très clairs : dans le cycle de Pern, Lessa travaille dans les cuisines du Fort de Ruatha, où, couverte de graisse et de suie, elle est découverte par

24. Terry PRATCHETT et Neil GAIMAN, *Good Omens*, 1990.

25. Anne BESSON, « La Terre du Milieu et les royaumes voisins : de l'influence de Tolkien sur les cycles de *fantasy* contemporains », in Vincent FERRÉ, Ed., *Tolkien, trente ans après*, Paris : Christian Bourgeois, 2004, p. 357-379.

26. Jack ZIPES, *Why Fairy Tales Stick: The Evolution and Relevance of a Genre*, New York : Routledge, 2006.

les Chevaliers-Dragons pour devenir la nouvelle Dame du Weyr, comme un avatar de Cendrillon. On comprend bien, évidemment, la profonde séduction psychologique que peut exercer ce motif : pour un lectorat, *a fortiori* un lectorat assez jeune, il est enivrant de dévorer des récits dans lesquels les petits garçons « normaux » s'avèrent des princes dotés de fabuleux pouvoirs, qui vont sauver le monde et devenir rois, car tout le monde a rêvé un jour d'être ainsi promis à un destin extraordinaire²⁷. Freud, notamment, a bien montré que l'idée d'être « le fils de quelqu'un d'important », autrement dit l'invention d'une figure parentale imaginaire survalorisée, occupait une place essentielle dans le « roman familial » que se construisait l'enfant et à travers lequel il se construit²⁸. Il s'agit d'un thème avec lequel « joue » mentalement l'enfant, comme pour s'évader de son quotidien en se réinventant la seule chose que nous ne pouvons jamais choisir, à savoir nos parents²⁹. Les romans de fantasy qui utilisent ce thème flattent ainsi la part enfantine en nous, celle qui fantasmait sur le fait que nous puissions réellement être des fils ou filles de rois, d'aventuriers ou d'espions.

Ces contes de fées eux-mêmes sont en réalité les fruits d'une tradition littéraire plongeant ses racines dans la plus lointaine antiquité. Aristote, en effet, pointe déjà le rôle essentiel joué par l'*anagnorisis*, la scène de reconnaissance, le plus souvent liée à une intrigue articulée autour d'une identité cachée et d'une famille séparée³⁰ ; omniprésent dans les romans grecs comme dans les tragédies antiques, le motif devient ainsi un véritable trope narratif, sans cesse repris et adapté par la suite. On le retrouve ainsi dans de nombreuses hagiographies tardo-antiques ou médiévales, avant qu'il devienne l'un des ressorts les plus appréciés des auteurs épiques médiévaux, qui vont multiplier les scènes de reconnaissance entre parents ou entre amis, généralement en plein cœur d'une bataille ou

27. Nathalie PRINCE, *La Littérature de jeunesse*, Paris : Armand Colin, 2010, notamment le chapitre 2 « Les ambiguïtés du personnage », p. 80-129 ; Kristian MOEN, *Film and Fairy Tales: The Birth of Modern Fantasy*, Londres : I.B. Tauris, 2013.

28. Sigmund FREUD, *Le roman familial des névrosés*, Paris : Payot, 2014 (publication originelle 1909).

29. Voir Marika BERGÈS-BOUNES, « Escapade dans le fantasme de l'enfant », *La revue lacanienne*, vol. 12, n° 1, 2012, p. 45-51.

30. Silvia Montiglio, *Love and Providence. Recognition in the Ancient Novel*, Oxford : Oxford University Press, 2013.

d'un tournoi ³¹. Le motif du « fils caché » devient dès lors un moyen confortable de ménager une future scène de reconnaissance, et on l'observe avec Perceval, le « niais » vivant dans la forêt qui s'avère dans certaines versions être le fils du roi Pellinor, avec Lancelot, fils secret du roi Ban, ou encore avec le « Wart » de T.H. White, petit orphelin qui est en fait le roi Arthur, héritier légitime du dernier roi ³²... Quand on sait l'influence profonde exercée par ces textes médiévaux et médiévalistes sur la fantasy contemporaine, on peut penser que c'est des premiers que la seconde hérite sa fascination pour ce motif de l'héritier secret. Mais en réalité, le trope narratif de l'*anagnorisis* est devenu, au fil de ses réécritures successives, l'une des clés de voûte de toute la littérature occidentale, et il règne en maître dans le théâtre du XVIII^e siècle comme dans les romans-feuilletons du XIX^e siècle ³³. Pas étonnant dès lors de le voir à ce point central dans la fantasy, qui hérite de toute cette histoire littéraire.

Le sang et la lignée

Les mondes de fantasy sont ainsi emplis d'héritiers de lignées royales, cachés sous les oripeaux de fermiers ou de marmitons. Mais en réalité, ce motif, qui touche presque au stéréotype tant il est utilisé ³⁴, n'est qu'une facette, certes la plus spectaculaire, d'un aspect plus large, à savoir l'importance que la fantasy donne à la lignée, à la descendance et, ce faisant, à la génétique.

31. Le motif apparaît ainsi, parmi bien d'autres exemples, dans la *Première Continuation de Perceval*, vers 8137-8175, dans *Baudouin de Sebourg*, vers 759-933, dans *Raoul de Cambrai*, vers 7780-7803, etc.

32. T.H. WHITE, *The Once and Future King*. Merci à Justine Breton pour cette référence et, plus globalement, pour ses suggestions sur cet article.

33. Pour le premier, voir Franck SALAÛN, « L'invention de la scène de reconnaissance dans le théâtre français du XVIII^e siècle », *Arrêt sur scène*, 2013, n° 2, p. 73-90 ; Feten BEN LAZREG, *La scène de reconnaissance dans les nouveaux genres dramatiques au XVIII^e siècle. De la comédie au drame*, thèse de doctorat, Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3, sous la direction de Jean-Paul Sermain, 2013 ; sur le second, voir notamment les remarques de Umberto ECO, *De Superman au surhomme*, Paris : Grasset, 1993, p. 32, ainsi que l'ouvrage de Terence CAVE, *Poétiques de l'anagnorisis*, Paris : Classiques Garnier, 2022, en particulier p. 451-483.

34. Pour une réflexion sur ce terme, voir Justine BRETON, « Tout est bien qui finit... bien ? Pour une dialectique du stéréotype dans la fantasy de *Game of Thrones* », in Anne BESSON, Ed., *Game of Thrones, un modèle pour la fantasy ? Actes du colloque des Imaginales 2020*, Chambéry : ActuSF, 2021, p. 47-66.

Quand les héros ne sont pas directement les descendants de lignées royales disparues, ils s'avèrent en effet posséder un « sang noble » qui les distingue du commun des mortels et leur donne un ensemble de compétences littéralement surhumaines. Dans *The Eye of the World*, le premier tome de l'immense cycle *The Wheel of Time*, Moiraine explique ainsi que les immenses potentiels magiques d'Egwene puis de Nynaeve sont la preuve que « le vieux sang est encore fort dans les Deux-Rivières. Le vieux sang chante encore ³⁵ ». Mais la magie n'est pas la seule donnée héréditaire : la mémoire semble l'être également. Matrim Cauthon, compagnon du héros, part ainsi au combat en hurlant malgré lui un cri de bataille dans « l'ancienne langue », ce qui pousse Moiraine à répéter, dans les mêmes termes, sa phrase sur le « vieux sang ³⁶ ». Descendant, sans le savoir, de l'ancienne lignée des rois de Manetheren, royaume disparu depuis des siècles, Matrim semble ainsi en avoir hérité un ensemble de souvenirs, et notamment cette capacité à parler une langue morte sans s'en rendre compte. Une idée que l'on retrouve dans de nombreux cycles. Dans *Shadow of the Conqueror*, tous les enfants de l'empereur Dayless sont des épéistes émérites, qu'ils s'entraînent ou non³⁷. Dans l'univers de G.R.R. Martin, on trouve de même une focalisation sur le « sang royal », présenté par l'enchanteresse Melisande comme un ingrédient doté de puissants pouvoirs magiques ³⁸. Jon Snow, de son vrai nom Aerys Targaryen, est quant à lui « reconnu » par les dragons, qui semblent capables de flairer sa nature de Targaryen – des Targaryens, d'ailleurs, qui semblent presque former une race à part, comme le montre la couleur de leurs yeux et de leurs cheveux. Dans *Le Bâtard de Kosigan*, le héros est l'héritier d'un « sang noir » qui remonte aux anges déchus et à l'ichor des demi-dieux de l'Antiquité ³⁹. Et que dire de l'épisode I de *Star Wars*, qui proposa, dans une construction d'ailleurs très critiquée par les fans, une véritable explication scientifique du potentiel des Jedi à travers le « taux de midichloriens » de leur sang ? On frôle

35. Robert JORDAN, *The Eye of the World*, Orbit, 2012, chapitre 12, p. 170, puis chapitre 13, p. 182.

36. Robert JORDAN, *The Eye of the World*, chapitre 18, p. 271.

37. Shan M. BROOK, *Shadow of the Conqueror*, 2019.

38. George R.R. MARTIN, *A Storm of Swords*, 2000, Chapitre 36, Davos.

39. Fabien CERRUTTI, *Le Bâtard de Kosigan*, 2014-2019.

les hypothèses qui, dans les années 2000, cherchaient dans notre ADN un « gène de la délinquance » ou un « gène de l'intelligence ».

Cette lecture génétique des capacités magiques conduit logiquement certains univers fictionnels à décrire la mise en œuvre de politiques eugénistes. Dans le cycle du *Porteur de Lumière*, les magiciens (les « *drafters* ») sont capables d'utiliser les couleurs : ce don étant à

la fois précieux et très rare, les autorités politiques contrôlent de près les mariages de leurs magiciens, tandis que les grandes familles nobles cherchent à marier leurs fils et leurs filles aux plus puissants magiciens du temps, pour cultiver autant que possible le potentiel magique. Dans *Le Livre de Cendres*⁴⁰, l'héroïne s'avère être le fruit

d'une véritable expérience eugéniste pluri-séculaire, entreprise par des nobles wisigoths afin de développer un don de télépathie permettant de communiquer avec des intelligences artificielles. Dans *L'épée de vérité*, les Inquisitrices – encore un pouvoir magique qui s'hérite de mère en fille – tuent systématiquement leurs bébés de sexe masculin, car le pouvoir des Inquisitrices corrompt les hommes, qui

deviendront forcément maléfiques à l'âge adulte. Dans son cycle de la *Terre fracturée*, N.K. Jemisin pousse le concept à son terme : les « orogènes », capables de contrôler les forces telluriques, sont traités comme du bétail, forcés à se reproduire les uns avec les autres pour produire les enfants les plus puissants possibles.

Sélection génétique, élimination des indésirables, volonté de créer un être parfait, obsession pour la pureté de la lignée : ces motifs glaçants, qui historiquement renvoient aux pages les plus sombres de l'histoire du xx^e siècle, sont omniprésents en fantasy. Bien sûr, ces thèmes sont parfois présents pour être dénoncés comme tels : dans *Harry Potter*, les discours racistes sont l'apanage des personnages négatifs, de Voldemort aux Malefoy, prompts à se moquer voire à agresser des « Sang-de-Bourbe » qui viennent de familles de Moldus ; dans le second volet des *Animaux fantastiques*, le maléfique Grindelwald poursuit sa dérive fascisante en développant un propos ouvertement raciste et eugéniste reléguant les Moldus au statut de race inférieure bonne à être exterminée ou exploitée. Pour le spectateur, un tel discours ancre définitivement le personnage dans le camp du mal, marqué de ce stigmate politique et idéologique ultime qu'est

40. Mary GENTLE, *Ash: a Secret History*, 2000.

l'association avec les idées nazies. Cependant, il faut insister sur le fait qu'un tel programme est en réalité l'aboutissement logique de ce lien entre patrimoine génétique et dons magiques : si les capacités magiques ne peuvent s'acquérir qu'à la naissance, les sorciers courent le risque de se définir, ou d'être définis, comme une race à part, ce qui ouvre forcément la porte à des constructions racistes et à des mesures de discrimination raciales.

Être ou ne pas naître, telle est la question

On tient là le cœur, à la fois fascinant et, on le verra, extrêmement problématique, du motif : l'idée qu'avec le sang viennent un ensemble de qualités, de vertus, de pouvoirs. Dans les mondes de fantasy, ce dernier terme s'entend au sens propre : les héros possèdent des pouvoirs magiques, dont, le plus souvent, ils héritent du fait de leur prestigieuse lignée. Dans ce cadre-là, les pouvoirs, et partant le pouvoir, ne sont pas tant acquis au terme d'un apprentissage qu'hérités.

Ce qui a de nombreuses implications. D'une part, il n'est pas étonnant dès lors que les héros développent une maîtrise extraordinaire de ces pouvoirs, dans des délais très réduits : il suffit généralement de quelques semaines ou mois d'apprentissage pour que nos héros s'avèrent de fantastiques guerriers, des magiciens formidables, des Jedi capables de l'emporter sur les plus redoutables adversaires, etc. Alors que ce temps accéléré pourrait sembler artificiel, il devient entièrement acceptable de par la nature génétique de l'héroïsme en question : les héros n'apprennent pas, ils réapprennent, réactualisant un savoir – martial ou magique – atavique, qui, littéralement, coule dans leurs veines. Ce point est par exemple explicitement mentionné dans le manga *Trapped on Draconica*⁴¹ : le héros, Ben, « un adolescent normal », soudainement transporté dans un univers de fantasy, y développe des pouvoirs de « dragokin » qu'il maîtrise à une vitesse incroyable, car sa mère, elle-même une dragokin, lui a « légué » ses dons.

À l'inverse, le fait que les capacités surnaturelles passent ainsi par le sang revient à exclure celles et ceux qui n'appartiennent pas

41. Dan WRIGHT, *Trapped on Draconica*, 2011.

à cette poignée de familles élues par l'histoire, sinon par le destin. L'univers d'*Harry Potter* semble ainsi bien paradoxal : alors que l'intrigue est essentiellement articulée autour de cette « école des sorciers » qu'est Poudlard, il semble clair qu'en réalité on ne peut pas apprendre à devenir un sorcier si l'on n'en est pas un de naissance. Certes, les dons magiques semblent aléatoirement distribués parmi la population – ainsi d'Hermione, fille de Moldu qui s'avère être une sorcière extrêmement douée –, ce qui à première vue semble prendre le contre-point de ce motif de la magie génétique. Cependant, les choses ne sont pas si simples, puisque la magie, quand bien même elle peut apparaître spontanément chez n'importe qui, ne le fait qu'à la naissance : on naît sorcier ou sorcière, et si l'on n'obtient pas ce don, rien n'est possible. On peut donc apprendre à devenir sorcier... à condition de l'être déjà. La profonde frustration sociale que ne peut manquer de susciter ce cas de figure n'est traitée qu'à la marge, à travers par exemple les personnages de Rusard, un « Cracmol » (c'est-à-dire un descendant de sorcier non-sorcier) et de Petunia, dont on devine, dans les souvenirs de Rogue, la souffrance quand sa sœur Lily, sorcière, lui explique qu'elle ne pourra jamais être comme elle ⁴². Bien plus, Hermione semble surtout présente pour apporter une sorte de caution démocratique à la saga : elle prouve qu'on peut venir d'une famille de Moldus et s'élever très haut dans le monde des sorciers, puisqu'Hermione devient, dans la pièce de théâtre, Ministre de la Magie. Mais Hermione est l'exception qui cache la forêt, et les nombreux professeurs qui, face aux talents d'Harry, rappellent qu'il joue au Quidditch aussi bien que son père ou que sa mère était « elle aussi » une puissante sorcière ne font finalement que conforter l'idée selon laquelle les dons magiques – mais aussi, visiblement, les talents sportifs... – sont héréditaires.

Le motif est à vrai dire tellement répandu qu'il faut faire un véritable pas de côté mental pour réaliser ce qu'il peut avoir de profondément dérangeant. S'exprime là l'idée que certaines familles sont naturellement différentes, dotées d'un ensemble de pouvoirs supérieurs par la naissance, et que rien ne permettra jamais de remettre en question cette distribution des rôles. Certains naissent

42. J.K. ROWLING, *Harry Potter and the Deathly Hallows*, 2007.

avec des dons, d'autres ne pourront jamais les acquérir malgré leurs efforts. Certains pourront devenir de fabuleux sorciers, d'autres resteront de piètres Moldus. Certains sont les rois légitimes – uniquement parce qu'ils descendent au quarante-troisième degré d'un souverain depuis longtemps disparu –, tandis que d'autres resteront des garçons de ferme. Plus encore qu'un simple trope narratif, on a là un véritable tropisme aristocratique de la fantasy, auquel il semble extrêmement difficile de résister. L'exemple de Rey est là encore emblématique : après avoir laissé croire aux fans, pendant deux ans, que la jeune Jedi n'était réellement « personne », l'épisode IX propose finalement une version bien plus classique. Dotée enfin d'un nom de famille, Rey est réintégrée dans le panthéon des quelques familles qui seules peuvent faire l'histoire de la galaxie. La réplique finale, aussi belle et émouvante soit-elle, reste d'ailleurs elle aussi inscrite dans cette logique aristocratique : se débarrassant de son identité honnie de Palpatine, Rey ne revendique pas, comme elle aurait pu le faire, le fait de n'être « personne », mais endosse immédiatement l'identité « royale » des Skywalker, participant à l'ascension à la fois politique et mythique de cette famille (« *rise of Skywalker* »). Le spectateur est rassuré : la mort de Han, Leia, Luke et Kylo Ren n'entraînera pas l'extinction de la prestigieuse lignée héroïque, qui pourra à nouveau être mise à l'honneur, n'en doutons pas, dans d'autres épisodes.

Cette fascination de la fantasy pour le sang et la lignée pourrait elle-même être perçue comme une facette du motif des « races », si apprécié des univers de fantasy médiévaliste, un motif que plusieurs recherches ont depuis longtemps dénoncé comme assez malsain du fait du racisme structurel qu'il induit ⁴³. Dans ces univers imaginaires, en effet, les races ne sont pas des constructions sociales, comme c'est le cas dans notre monde réel, mais des données objectives, scientifiquement établies : les nains ne seront jamais des elfes, ni des orcs, ni des sirènes. En outre, ces différences raciales se doublent de différences comportementales, qui participent d'une vision essentialiste de ces races : même si de nombreuses variations existent, notamment dans une fantasy contemporaine qui s'attache à casser les schémas, le plus souvent on croise des orcs maléfiques,

43. Voir Paul STURTEVANT, « Race: the Original Sin of the Fantasy Genre », *The Public Medievalist*, 5 décembre 2017, accessible en ligne : <https://www.publicmedievalist.com/race-fantasy-genre/>.

des elfes poètes et des nains buveurs de bière, etc⁴⁴. Le trope du « fils caché » fonctionne, à une échelle individuelle, sur les mêmes ressorts : les Moldus ne peuvent jamais devenir des sorciers, et les garçons de ferme, s'ils n'appartiennent pas à la bonne famille, ne peuvent jamais devenir rois. L'identité s'hérite bien plus qu'elle ne se fabrique.

La fantasy contre les démocraties

Dès lors qu'on l'interroge sur le plan politique, et non plus narratif, ce schème semble extrêmement paradoxal. On comprend bien en effet pourquoi les romans médiévaux, adressés avant tout à un public aristocratique, n'accordaient le rôle de héros qu'à des « fils de », quand bien même ils n'étaient au début de l'histoire que de rustres paysans incapables de distinguer des anges et des chevaliers. Les textes littéraires se faisaient ainsi des miroirs renvoyant aux nobles le reflet avantageux d'une classe sociale faite pour gouverner, foncièrement meilleure que les dominés⁴⁵. Bref, le motif narratif du « fils de roi caché » confortait le système de domination aristocratique alors en vigueur, en présentant comme normal que n'accèdent au pouvoir que les membres des familles nobles⁴⁶. Dans les romans arthuriens, tout est toujours bien qui finit bien... pour les seigneurs : les fils de rois deviennent rois, les empereurs vendus en esclavage retrouvent leur trône, les belles princesses épousent les braves chevaliers, qui viennent évidemment de familles nobles. De même l'importance du sang et de la lignée dans ces romans reproduit-elle de près l'importance politique que leur accordaient les familles nobles de l'Europe médiévale, à une époque où les liens de parenté sont à la base du tissu social seigneurial⁴⁷. Nathan Leidholm montre ainsi

44. Helen YOUNG, *Race and Popular Fantasy Literature. Habits of Whiteness*, New York, Routledge, 2015. Pour un exemple, voir William BLANC, « Les Orques ou les porcs de la fantasy. Le sens de l'animalisation de l'autre dans les œuvres de l'imaginaire », *Fantasy Art and Studies*, n° 9, 2020, p. 145-155.

45. Voir Catalina GIRBEA, « Royauté et chevalerie céleste à travers les romans arthuriens (XI^e-XIII^e s.) », *Cahiers de civilisation médiévale*, n° 182, 2003, p. 109-134.

46. Amaury CHAUOU, *L'Idéologie Plantagenêt. Royauté arthurienne et monarchie politique dans l'espace Plantagenêt, XI^e-XIII^e siècles*, Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2001.

47. Constance BOUCHARD, *Those of my Blood. Constructing Noble Families in Medieval Francia*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2001. Voir aussi Pragya VOHRA, « Creating Kin,

combien l'élite aristocratique byzantine est obsédée par la question du sang et cherche à préserver la pureté d'un « *genos* » originel qui est au fondement de la réputation sociale, donc *in fine* de l'autorité politique⁴⁸. À n'en pas douter, ces nobles byzantins auraient aimé nos romans de fantasy : ils y auraient repéré leurs valeurs, leur conviction que certains sangs valent mieux que d'autres, que l'aristocratie est réellement composée des « meilleurs » hommes et qu'elle a donc un droit naturel et inamovible à dominer les autres. Mais on mesure, par contraste, combien le fait de retrouver ces mêmes motifs dans la fantasy contemporaine est paradoxal, car le paysage politique et sociologique a profondément évolué depuis le Moyen Âge féodal. En outre, là où la littérature médiévale s'adressait avant tout aux élites sociales et politiques, la fantasy est un genre populaire : la plupart des lecteurs de fantasy – du moins peut-on le penser – ne sont pas des fils de rois. La fantasy semble donc délivrer un message politique radicalement opposé aux principes politiques et sociaux qui gouvernent notre monde contemporain. La grande majorité des lecteurs de fantasy vivent en effet dans des démocraties à l'occidentale, dans lesquelles le pouvoir politique ne s'hérite plus – un fils de président ne devient pas automatiquement président – et qui accordent toutes un poids, ne serait-ce que théorique, aux idéaux d'égalité des droits et des chances, de méritocratie et de justice sociale. Dès lors, de même que – comme je l'ai exploré dans un autre article – le motif du « refus du pouvoir » qui traverse toute la fantasy contredit la façon concrète dont sont organisés nos systèmes politiques⁴⁹, de même ici l'importance dévolue à la famille, aux héritages génétiques, aux dons avec lesquels on naît s'oppose à la manière dont nous pensons nos systèmes politiques, mais aussi sociaux et même pédagogiques.

Extending Authority: Blood-Brotherhood and Power in Medieval Iceland », in Christopher FLETCHER, Sean BRADY, Rachel MOSS et Lucy RIAL, Eds., *The Palgrave Handbook of Masculinity and Political Culture in Europe*, Londres : Palgrave Macmillan, 2018, p. 105-131.

48. Nathan LEIDHOLM, *Elite Byzantine kinship, ca. 950-1204: blood, reputation, and the genos*, Leeds : Arc Humanities Press, 2019.

49. Voir Florian BESSON, « “Anrêtez de m'appeler sire !” Les enjeux du refus du pouvoir dans la fantasy médiévaliste », *L'Atelier du Centre de recherches historiques*, 19, Doina Craciun, Élise Haddad et Alicia Viaud (dir.), *Moyen Âge et médiévalisme : les formes de la domination*, 2018, en ligne : <https://journals.openedition.org/acrh/8200>

Dans notre univers, en effet, n'en déplaît à Matrim Cauthon, il ne suffit pas de compter parmi ses ancêtres un consul romain pour que soudainement remontent à notre mémoire des chants de guerre latins ; pas plus que le fait d'avoir des parents musiciens ne garantit à coup sûr de devenir un prodige du violon. De même, nous ne recevons pas à l'âge de 11 ans un courrier pour nous dire que nous sommes, de par notre nature profonde, des mathématiciens, des plombiers ou des cuisiniers, et que nous devons donc au plus vite rejoindre une école pour mathématiciens, pour plombiers ou pour cuisiniers, sur le registre de laquelle notre nom est inscrit depuis et en raison de notre naissance. Quand bien même le métier des parents influence en profondeur les parcours professionnels des enfants, quand bien même, plus généralement, on sait le rôle écrasant que joue dans les vies individuelles le capital hérité, qu'il soit économique, social ou culturel⁵⁰, reste qu'on ne peut pas écrire à une École Normale Supérieure en expliquant qu'on a droit d'y entrer car on descend d'une longue lignée de normaliens. Plus encore : non seulement on ne peut pas le faire, mais nous ne voudrions pas que cela soit possible, tant il s'agirait, à nos yeux, d'une profonde injustice sociale, niant l'idée même d'égalité des chances – il n'est qu'à voir, par exemple, les violents débats qui ont entouré la mise en place d'un système de sélection universitaire autour de Parcoursup⁵¹, un système qui, aussi déséquilibré et opaque soit-il, reste cependant bien plus juste que celui qui gouverne l'entrée des élèves sorciers à Poudlard... Dans l'autre sens, notons que ces cycles nient également l'idée même de liberté individuelle : au-delà des thèmes du « destin » et de la « prophétie », qui constituent d'autres tropes de fantasy, le fait que les pouvoirs soient innés revient également à dire que leurs détenteurs n'ont jamais le choix de s'en servir ou non. Chez Terry Goodkind, une fille née d'une Inquisitrice sera toujours, de sa naissance jusqu'à sa mort, une Inquisitrice, condamnée à ne jamais pouvoir aimer quelqu'un sans le détruire ; et si elle a un enfant de sexe masculin, il deviendra forcément un monstre avide de pouvoir, corrompu malgré lui par la magie qui coule dans ses veines.

50. Bernard LAHIRE (dir.), *Enfances de classe. De l'inégalité parmi les enfants*, Paris : Seuil, 2019.

51. Voir par exemple l'entretien réalisé par Annabelle Chauvet avec Julien Gossa, « Bilan de Parcoursup : "Les conséquences perverses du système sont à l'œuvre" », sur Téléràma.fr, 15 novembre 2018, accessible en ligne : <https://www.telerama.fr/monde/bilan-de-parcoursup-les-consequences-perverses-du-systeme-sont-a-loeuvre,n5888347.php>.

Chez Robert Jordan, un homme né avec des pouvoirs magiques deviendra forcément fou, sans jamais pouvoir l'éviter ni décider autrement. Dans l'univers du Porteur de Lumière, les *drafters* deviennent eux aussi systématiquement fous à l'âge de quarante ans, et doivent être froidement exécutés par les dirigeants politiques. Pour le dire autrement, la fantasy dépeint des univers totalement déterministes, condamnant les enfants à un destin tout tracé, aux conséquences individuelles particulièrement lourdes, sur la base d'une loterie génétique sur laquelle ils n'ont, par définition, aucune prise. Certains romans, d'ailleurs, insistent sur la terreur que ce caractère déterministe peut exercer sur les personnages : ainsi dans *Verte*, dans laquelle la jeune sorcière du même nom, qui vient d'apprendre que sa naissance la prédestinait forcément à exercer ce métier relativement sinistre, s'insurge violemment contre le fait de « ne pas pouvoir choisir » ce qu'elle sera, soulignant d'ailleurs combien cela est « injuste », ce à quoi sa grand-mère répond calmement que « la bataille est perdue d'avance, car la nature gagne toujours ⁵² ». La révolte de l'héroïne fait long feu, et les jeunes lecteurs du texte apprennent donc à la lecture de ces pages qu'on est ce que l'on naît, sans jamais pouvoir changer d'un iota un destin familial, aussi détestable soit-il, et sans pouvoir rien faire contre une « nature » surpuissante : une morale qui, au minimum, interroge. Pour le dire simplement, une fois que l'on s'arrache à la fascination qu'exerce sur notre âme d'enfant le motif du « fils de roi caché dans une vie normale », on voit que ces univers fictionnels sont en réalité de glaçantes dystopies, dans lesquelles nous ne voudrions pas vivre, car l'on y est uniquement ce que l'on naît. Dystopies, en effet, car nos grands principes d'égalité, de libre-arbitre, de mérite et de démocratie semblent tous niés par ce tropisme aristocratique de la fantasy : on peut admirer le courage de Richard Rahl ou l'intelligence de Kip Guile, envier les dragons d'Eragon ou de Jon Snow, reste que tous ces éléments ne viennent que de leur naissance, en aucun cas de leurs mérites propres. Dans nos logiques contemporaines, cela devrait au contraire nous conduire à déshéroïser ces figures, en réalisant que leurs parcours n'ont finalement rien d'exceptionnel, puisqu'ils partaient avec des avantages génétiques que n'ont pas leurs camarades : le fait qu'ils soient au contraire les héros

52. Marie DESPLECHIN, *Verte*, Paris : L'École des loisirs, p. 56.

de leurs cycles montre bien combien le récit des dominants exerce une séduction pernicieuse, y compris sur les dominés eux-mêmes. Il est d'autant plus frappant de voir que ces motifs sont à ce point acceptés et banaux en fantasy alors qu'ils sont au contraire fréquemment à la base de récits de science-fiction dystopiques, décrivant des sociétés futuristes hiérarchisées en « classes », en « districts » ou en « couleurs », où la naissance condamne à jamais à un certain destin social, économique et politique, jusqu'à ce qu'un héros ou une héroïne rebelle ne vienne subvertir cet ordre foncièrement injuste⁵³. Les auteurs et autrices de fantasy, du reste, ont bien conscience que ce motif peut créer un malaise diffus, et donnent au héros, pour le compenser, des compagnons qui sont, eux, bel et bien venus de « nulle part » et dont les talents ne reposent que sur le mérite. Eragon a ainsi son cousin Roran, qui malgré ses efforts ne peut jamais apprendre la magie, tout comme Harry Potter a Hermione, Kip Guile a Teia, tandis que Rey est épaulée par Poe Dameron et Finn comme Luke l'était par Han Solo. Il est plus facile de s'identifier à ces figures : le lecteur ou spectateur sait bien qu'il n'est pas fils de sorciers, de rois ou de Jedis, mais se dit qu'il pourrait, à l'image de Roran, Hermione ou Han, partager les aventures de ces illustres élus, même si la première place du podium est à jamais inaccessible. Cette tension entre deux modèles héroïques opposés – et hiérarchisés – est bien perçue par les lecteurs. Ainsi d'un échange sur un forum de fans d'*Eragon* : un fan notant qu'il est dommage que Roran ne devienne pas magicien, un autre répond au contraire que c'est très bien, car « selon moi, le but de ce personnage est d'être la quintessence des meilleures caractéristiques du mec normal qui se défonce à la tâche [*the regular hardworking man*] » ; un deuxième participant renchérit « absolument. Moi, je n'ai jamais voulu qu'il soit un magicien. Il était pensé pour être un symbole de ce que le type lambda [*the average Joe*] peut devenir »⁵⁴. Un dernier participant du forum souligne enfin, dans une comparaison très intéressante,

53. *Hunger Games*, *Divergente*, *Chromatopia*, *Red Rising*, etc. En fantasy, le plus souvent, la révolte est dirigée contre un souverain tyrannique, mais pas contre un ordre social dans son ensemble : voir sur ce point Florian BESSON et Justine BRETON, « “Renverser l'Empire ultime ? Autant essayer d'empêcher les brumes de tomber ou le soleil de se lever.” Motifs et pratiques de la révolte en fantasy », *Le Pardailan*, hors-série n° 1, 2018, p. 65-77.

54. Échange daté de mars 2019, sur https://www.reddit.com/r/Eragon/comments/am7sss/oran_being_a_magic_user/.

que « le but de Roran c'était d'être comme Batman. Un humain se battant au milieu de dieux ». Cet échange synthétise d'une façon frappante le décalage entre deux types de héros qu'offre la fantasy, en même temps qu'entre deux imaginaires politiques : d'un côté, les magiciens / guerriers / rois par naissance, des « dieux », que l'on admire mais que l'on ne peut pas devenir, symboles d'un héroïsme aristocratique car entièrement hérité ; de l'autre des « types lambdas », admirables mais jamais surhumains, qui n'acquièrent leurs talents qu'à la sueur de leur front (« mec normal qui se défonce à la tâche »), reflets d'un héroïsme démocratique.

Conclusions

La fantasy délivre-t-elle un message politique ? Impossible de répondre à la question ainsi posée, tant il faut faire la part des contextes de production et de réception des œuvres, des sensibilités propres à chaque auteur et autrice, des logiques éditoriales, etc ⁵⁵. De l'examen de ces quelques œuvres, on ne saurait en tout cas conclure que « la fantasy » est en elle-même antidémocratique. Il est clair en effet que certains auteurs veillent attentivement à ne pas utiliser ce motif ⁵⁶, ne serait-ce que parce qu'il s'agit d'un ressort narratif éculé ⁵⁷ et, pour cette raison, on l'a vu, facilement parodié. Reste qu'on est ici frappés par cette construction narrative, qui semble largement relever de l'impensé. En inscrivant ainsi une différence essentielle au cœur de l'ADN des personnages principaux, ces romans de fantasy délivrent un message profondément anti-démocratique : aucune égalité n'est possible du moment que certains naissent avec des pouvoirs fabuleux, héritages concrets et

55. Voir William BLANC, *Winter is coming. Brève histoire politique de la fantasy*, Paris : Libertalia, 2019.

56. Les différents romans de Brandon Sanderson ont ainsi le plus souvent pour héros ou héroïne un personnage d'outsider – voleuse, esclave marqué au fer rouge, fils d'un fabricant de craies, etc. – qui peut être amené à acquérir de fabuleux pouvoirs, mais ne s'avère jamais être le descendant d'un ancien roi. Ce qui n'empêche pas l'auteur d'utiliser par ailleurs le trope d'une « magie génétique », en particulier dans le cycle de l'Empire ultime, où l'on retrouve les motifs de l'eugénisme, des discriminations raciales, des pouvoirs hérités, etc.

57. Voir les pages « Heroic Lineage », « In the Blood », « Secret Legacy » et, surtout, « Lamarck was right » sur le site Tvtropes, qui, comme son nom l'indique, recense et analyse les principaux tropes narratifs utilisés en fiction.

tangibles des lignées auxquelles ils appartiennent, qui leur donnent une supériorité à la fois *de facto* et, surtout, *de jure* sur les autres. L'arrière-plan clairement eugéniste de ces constructions narratives est aussi gênant que leur connotation profondément déterministe : la liberté de s'inventer soi-même semble totalement abolie par ces univers fictionnels.

La comparaison avec le motif des « races » semble sur ce point particulièrement féconde. Il a fallu plusieurs décennies pour que certains auteurs de fantasy prennent peu à peu conscience qu'il était politiquement malsain de décrire des univers dans lesquels des races, souvent à la peau sombre qui plus est, étaient foncièrement maléfiques⁵⁸. Il ne semble guère plus pertinent de réécrire ainsi *ad nauseam* le motif narratif du « fils caché », dont l'arrière-plan idéologique est foncièrement aristocratique et ne peut s'accorder ni avec nos systèmes politiques ni avec les idéaux qui les sous-tendent – en plus d'être totalement absurde sur le plan scientifique, en mélangeant allègrement traits héréditaires et non-héréditaires. Il ne s'agit pas, en réalité, que d'une question limitée aux romans de fantasy. Paul Sturtevant montre bien que la présence de « races » non-humaines, dont plusieurs sont négativement connotées, dans les univers de fantasy peut nourrir insidieusement un certain nombre de discours racistes bien ancrés, eux, dans notre monde⁵⁹. Les topoï narratifs peuvent ainsi véhiculer des imaginaires politiques et sociaux particulièrement complexes, en même temps que produire de véritables effets politiques concrets. En l'occurrence, alors qu'on sait combien la montée des inégalités déchire plus que jamais nos sociétés contemporaines, que l'opposition entre les 99 % et les 1 % occupe depuis plusieurs années le devant de la scène politique, on ne peut s'empêcher de penser que la révélation finale de l'identité réelle de Rey sonne comme une occasion manquée : rattachée à la famille Palpatine, Rey est arrachée à son statut de « type lambda » pour rejoindre ces « dieux » que l'on ne peut qu'admirer de loin, en sachant que l'on ne pourra jamais faire partie de cette poignée de familles qui, de par leurs dons innés, dominent le monde. De

58. Voir l'interview de R. A. Salvatore, publiée en octobre 2014 sur le site The Escapist, accessible en ligne : <https://v1.escapistmagazine.com/articles/view/video-games/editorials/interviews/12454-R-A-Salvatore-on-the-Impact-of-Death-in-His-Drizzt-Novels>.

59. Paul STURTEVANT, « Race: the Original Sin of the Fantasy Genre », art. cit.

même que de plus en plus de voix s'élèvent pour réclamer une fantasy moins raciste ou moins sexiste, de même est-il permis d'espérer l'avènement d'une fantasy davantage démocratique qui, débarrassée de ce vieil héritage qu'est son obsession pour le sang noble et les lignées royales, pourra accepter, pour une fois, que les gens qui ne sont « personne » puissent véritablement « avoir un rôle dans cette histoire ».